



Mot du recteur de l'Usek, P. Professeur Georges Hobeika, lors du colloque international

Beyrouth, signes, symboles, mémoires d'une métamorphose

Jeudi 24 novembre 2016

M. le ministre Walid Daouk,

Dr Paul Zgheib, doyen de la faculté des Beaux-Arts et des Arts appliqués,

M<sup>me</sup> la professeure Nicole Chalhoub, doyen du Collège doctoral,

M<sup>mes</sup> et MM les professeurs,

Mesdames et Messieurs

Chers amis,

Il m'est agréable de vous dire, d'entrée de jeu, toute la joie qui est la mienne d'avoir cette chance de m'adresser à une véritable pléiade d'intellectuels. Votre présence si distinguée stimule la pensée et la pousse vers des approfondissements fructueux. Inutile de vous dire jusqu'à quel point la thématique de votre colloque international focalise l'attention sur la mémoire des lieux comme glacis devant l'érosion inéluctable du temps. Philosophiquement parlant, nous ne sommes pas placés dans le temps comme dans un réceptacle, mais effectivement nous sommes temporels, autrement dit, le temps est un constituant ontologique de notre être et il se manifeste dans des métamorphoses incessantes. C'est ce qui a fait dire à Héraclite d'Éphèse que tout s'écoule « panta rei ».

Ce mobilisme universel, conçu comme trame essentielle de l'existence par Héraclite, a inspiré Hegel pour forger son célèbre concept de dialectique de l'histoire.

En effet, Bérytos, fondée aux alentours de cinq mille ans avant J.-C., illustre éloquemment les avatars d'une des villes les plus anciennes du monde. Placée au carrefour de trois continents Asie, Afrique et Europe, Beyrouth se réserve le privilège d'être témoin incontesté non seulement d'une prospérité tant économique qu'intellectuelle à travers les âges et les siècles, mais aussi d'une atrocité implacable d'une histoire on ne peut plus tragique. Ce mélange bigarré de floraison, d'effervescence et de bouillonnement créatif, d'une part, de chlorose, d'étiollement, de dépérissement et de destruction, de l'autre, épouse fidèlement la condition humaine dans ses composantes tragicomiques. Ses pierres, ses multiples couches archéologiques, ses ruelles, ses avenues, ses bâtiments, ses tours, ses cicatrices toujours béantes, ses temples, ses églises, ses mosquées, sa célèbre école romaine de droit, ses universités, ses hôpitaux, ses hôtels, ses théâtres, ses cafés, ses restaurants, ses jardins, tout raconte une ville cosmopolite d'une richesse fabuleuse. Son pluralisme culturel fait d'elle un véritable condensé d'une humanité constamment appelée à se réconcilier avec elle-même dans l'harmonie des contraires.

Là on se demande à bon escient est-ce que les Beyrouthins captent ces signes, décodent ces symboles, déchiffrent ces messages envoyés par les sublimes strates archéologiques de Bérytos ou les constituants architecturaux et urbains, médiévaux, contemporains et modernes de Beyrouth, ou bien ils effleurent tangentiellement toute cette densité sémantique et s'adonnent uniquement à l'instantanéité consommatrice ? Dans cette perspective, le cinéaste et poète ivoirien Jean-Marie Adiaffi dans son ouvrage *La Carte d'identité* trouve opportun de signaler qu' « un peuple qui ne sait plus interpréter ses propres signes, ses propres mythes, ses propres symboles, devient étranger à lui-même, perd foi en son destin ». Seulement, il n'en demeure pas moins important de souligner que les signes et les symboles n'émettent pas des acceptions univoques, statiques et identiques. Dans cette optique, Claude Lévi-Strauss tient à affirmer dans son œuvre *Le Cru et le Cuit* que « les symboles n'ont pas une signification intrinsèque et invariable ; ils ne sont pas autonomes vis-à-vis du contexte. Leur signification est d'abord de position ». Il s'ensuit qu'une éducation appropriée est requise pour apprendre les gens à se bien positionner par rapport aux symboles pour en extraire les connotations les plus riches possibles. Et Alain Finkielkraut n'a pas eu tort de faire remarquer que « l'art consiste à ne pas laisser la nature se dissoudre en moyens de production, en objets de consommation ou en symboles mathématiques ».

Bref, cela dit, je tiens à adresser mes vifs remerciements à tous les organisateurs qui ont si minutieusement veillé sur la mise en place de ce colloque international, au double plan logistique et organisationnel, notamment au Dr Paul Zgheib, doyen de la faculté des Beaux-Arts et des Arts appliqués, à M<sup>me</sup> la professeure Nicole Chalhoub, doyen du

Collège doctoral, à l'équipe du Laboratoire Gerphau de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette et à l'Institut français du Liban. À tous nos collègues français, j'exprime ma profonde gratitude d'avoir si généreusement répondu à notre proposition de coopération pour lancer cette belle manifestation culturelle sur une thématique d'une brûlante actualité. De même, ma sincère reconnaissance va à nos collègues libanais des universités amies lesquels ont bien voulu prendre part à cette grande rencontre interuniversitaire, illustrant par là une remarquable solidarité dans l'exploration des domaines encore partiellement en friche. À vous tous, je dis un grand merci du fond du cœur pour les précieuses contributions scientifiques qui vont pertinemment enrichir les actes de notre colloque. Également, j'adresse un mot de remerciement sincère à tous les amis ici présents, qui par leur participation aimable et encourageante, soutiennent vigoureusement les activités universitaires de nos facultés sans cesse dynamiques et innovatrices.

Merci de votre écoute.